

“HISTOIRE SACRÉE” ET “HISTOIRE PROFANE”: ZÉNON ET NATHANAËL OU L’APPÉTIT D’ABSOLU

par Patricia de FEYTER (Anvers)

Les vrais paradis sont les
paradis qu'on a perdus.

Marcel Proust

Dans ce qui suivra : rien de neuf. Il est devenu difficile de revendiquer une certaine originalité ou plutôt une originalité certaine dans la critique yourcenarienne. On est nombreux à lire Yourcenar et surtout à se l’expliquer. En outre, son œuvre – romanesque surtout – est organisée de telle façon qu’on ne peut pas ne pas parler des mêmes choses : les évidences sont là et sautent aux yeux (thèmes majeurs, universels, récurrents et organisateurs de l’ensemble). Si l’on ambitionne une authenticité dans la société des yourcenariens, ce que l’on peut faire est de déplacer, à chaque relecture, l’angle d’approche. Et c’est ce que je peux croire avoir fait en impliquant dans ma réflexion celle d’un penseur réfractaire comme Cioran...

L’un de ces principes organisateurs, thème majeur dans la création romanesque, est certes le projet prométhéen que se partagent les personnages qui se positionnent à l’avant-scène de l’univers yourcenarien. J’y reviendrai donc, une fois de plus, mais un peu en rebelle moi-même, puisque je braquerai sur le Prométhée yourcenarien par excellence – Zénon ^[1]s’entend – une lumière quelque peu accusatrice, à l’encontre de l’admiration que porte l’auteur à sa créature presque inhumainement courageuse (et que je n’en partage pas moins). Pour plus de sûreté dans cette entreprise inspirée par la vocation d’être l’avocat du diable, je me fais épauler par ce sacré Cioran^[2], par Camus un tout petit peu et quelques autres, mais aussi, paradoxalement, par Yourcenar elle-

[1] *L’Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, 1968, coll. “Folio”.

[2] CIORAN, Emile M., *De l’inconvénient d’être né*, Paris, Gallimard, 1973, coll. “Folio/Essais” ; *Syllogismes de l’amertume*, Paris, Gallimard, 1980, coll. “Folio/Essais”; “L’Arbre de vie”, *N.R.F.*, n°93, Paris, 1960, pp. 393-410.

même qui, en créant le Nathanaël de 1982, version définitive de son “homme obscur”^[3], introduit elle-même dans son œuvre la mise en cause du bien-fondé de l’entreprise prométhéenne.

C’est pourquoi j’ai commencé l’intitulé de mon exposé, un peu par jeu (mais c’est souvent le propre des titres), par “histoire sacrée et histoire profane”, dichotomie traditionnelle relevant d’un tout autre domaine que celui de la lecture interprétative qui, transposée ainsi dans toute sa rigidité dans la lecture de Yourcenar, devient purement opératoire et donc artificielle. Il s’agira de mettre en évidence l’interchangeabilité des deux termes, “histoire sacrée” d’un côté, celle de Zénon, féru amateur de métaphysique transcendante et, de l’autre, “histoire profane”, celle de Nathanaël l’Ingénu, imbu d’un immanentisme inconscient en tous cas, mais “sans bornes” si j’ose dire.

Dans ses *Syllogismes de l’amertume*, Cioran s’exclame : “Quel dommage que, pour aller à Dieu, il faille passer par la foi !”(p. 91). Par extension, ajouterais-je, qu’il faille passer par la réfutation de la foi, par le refus de sa simple acceptation ou par sa mise en cause, ce qui revient au même : par quelle voie rejoindre le sacré ?, voilà qui nous ébauche très sommairement les vertigineuses pérégrinations spirituelles de Zénon en matière de sacré.

“La doctrine du salut par la foi ravale la dignité de l’homme”(p. 274), observe Zénon. Et le Prieur a beau dire que Zénon n’a pas “assez de foi pour être hérétique”(p. 263), le philosophe n’en est, en effet, pas moins trop foncièrement occupé à se rebeller contre la métaphysique établie (l’écrasant théocentrisme de son époque) pour être un simple profanateur. En effet, pour le dire avec G. Manganelli^[4], “le désir de désacraliser est porteur d’une contradiction exquise : puisque la profanation exige la présence, mieux, la complicité du sacré, de ses rites, de ses hiérarchies”(p. 108). (Impossible de ne pas penser ici à la complicité du Prieur, dans ce fameux dialogue avec Zénon qu’on pourrait intituler “L’Abîme du Prieur”). Contester la religion établie, *in casu* celle qu’impose violemment l’institution catholique, c’est peut-être bien la façon la plus honnête de s’occuper du sacré et la voie à la fois le plus insinueuse et la plus efficace vers son essence.

[3] *Un Homme obscur, Comme l’eau qui coule*, Paris, Gallimard, 1982, coll. “Blanche”.

[4] MANGANELLI, Giorgio, *La littérature comme mensonge*, Paris, Gallimard, 1991.